—D'abord, dit Téroigne, il faut savoir ce qu'il y a au fond du puits. On se gausserait de nous, si c'était quelque vieille nippe. Hé, petit, veux-tu y descendre, toi ?

Il s'adressait à son fils, resté de l'autre côté de la margelle.

Le jeune eut un instant d'hésitation ; puis, poussé par la curiosité, il répondit :

—Je veux bien, tout de même.

Il fit le tour du jardin et vint rejoindre son père. On s'assura que la corde offrait toute sécurité, et le fils Téroigne se plaça crânement dans l'un des seaux.

—Descendez-moi, fit-il, en se cramponnant à la corde.

Le seau retenu par plusieurs mains, ne s'enfonçait que lentement, se confondant peu à peu avec les ombres du puits.

Bientôt on entendit le choc du seau sur l'eau, et la voix du fils Téroigne qui criait :

—Arrêtez. Je suis arrivé.

Il y eut un moment d'anxiété ; personne n'osait parler.

Saisi par une violente émotion, le jeune homme resta quelques instants sans bouger, sans regarder autour de lui. Ses yeux avaient d'ailleurs besoin de s'habituer à cette obscurité. Puis, faisant un effort, il étendit un de ses bras et toucha la masse noirâtre qui les intriguait. D'en haut on l'appelait :

—Réponds-nous. Distingues-tu ce que c'est ?

Peu à peu, il s'enhardit et essaya de faire mouvoir cette masse. Alors, il poussa un cri de terreur ; il avait aperçu la figure violacée d'un noyé.

—Hé ! Tirez-moi de là !

On s'empressa de remonter le seau ; le jeune homme, blême de frayeur, s'élança à terre ; ses dents claquaient.

—Parle donc ! Qu'as-tu vu ?

—Attendez ! j'étouffe. . . Je n'aurais pas peur de voir un noyé en pleine Seine ; mais ici, dans ce puits, ça m'a bouleversé.

—Un noyé ?

—Un homme qui paraît grand et fort. Son cadavre est appuyé contre l'autre seau ; c'est pour cela qu'on ne pouvait le relever tout à l'heure.

—Un noyé ? Tu es bien sûr ? . . .

—Dame ! Je l'ai bien vu, avec sa figure bouffie.

—L'as-tu reconnu ?

—Je vous dis que c'est un noyé. Quant à savoir qui, c'est une autre affaire. Allez-y vous-mêmes !

Millette réfléchit quelques instants : puis il dit :

—Puisqu'il y a un cadavre, faut prévenir la police.

—La police !

—Dame ! c'est elle que ça regarde.

—Et nos maîtres ? firent les domestiques.

—Nos maîtres ? ils dorment, n'est-ce pas ? Laissez-les dormir. Ils apprendront la chose assez tôt. Toi, dit-il au fils Téroigne, va prévenir le commissaire de police d'Auteuil. Et toi, il s'adressait au domestique de M. Arthur, va chez le commissaire de police de Boulogne. Ce ne sera pas trop de deux pour mener cette affaire là.

Millette profitait de son uniforme, qui lui donnait un semblant d'autorité, pour se faire obéir. Il s'imaginait toujours que l'un des frères Faradès avait tué l'autre, et il voulait mettre le cadavre au vent avant que l'éveil fût donné à l'assassin.

Il se blottit, avec Téroigne et avec la cuisinière, contre les arbres du jardin ; et là, ils attendirent l'arrivée de la police.

Les commissaires de Boulogne et d'Auteuil se rencontrèrent à la porte du jardin.

—Je ne suis venu que pour vous prêter mainforte, dit celui d'Auteuil à son collègue, puisque nous sommes sur votre terrain.

Des hommes les suivaient, portant des cordages.

Avant de s'avancer vers le puits, les deux commissaires causèrent à voix basse :

—Que pensez-vous de ceci ? dit celui de Boulogne. En me prévenant, on m'a laissé entendre que l'un des frères Faradès avait assassiné l'autre. Quoiqu'ils fussent brouillés, la chose me paraît impossible : tous les deux étaient fort honorables.

—L'essentiel est de voir le cadavre.

—Je vais toujours mettre des hommes en faction devant les portes qui ouvrent sur l'avenue du Parc. Si les soupçons de ces gens-là étaient exacts, on arrêterait immédiatement